Frédéric GUGELOT est agrégé et docteur en histoire, chercheur au Centre d'Études Interdisciplinaires des Faits Religieux (École des Hautes Études en Sciences Sociales) et auteur d'un livre sur *La conversion des intellectuels au catholicisme en France 1885-1935* (CNRS Éditions, 1998).

Frédéric GUGELOT

Le récit de conversion : manifeste de la foi et mémoire de soi.

La première tradition du christianisme est une tradition orale. Si les disciples ont longuement rapporté ses discours et paraboles, à aucun moment, selon la tradition, ils n'évoquent Jésus rédigeant le moindre texte. Aucun d'entre eux n'est d'ailleurs un lettré. La prédication des apôtres a reposé sur la parole et l'exemple communicatif de la vie des témoins. Une fois ceux-ci disparus, il a fallu trouver des formes d'attestation et de diffusion de la croyance. L'éloignement de la figure prophétique a nécessité de recueillir tant les paroles du Christ que les témoignages de son histoire. Très tôt les chrétiens ont écrit pour donner « corps » et sens à leur expérience spirituelle. « Toute écriture croyante est testamentaire ou, pourrait-on dire, évangélique (…) Il y a peut-être dans la forme 'évangélique' le modèle même du passage de la parole à l'écriture »[1].

1. Jacques LE BRUN, « Une expérience d'écriture », dans Louis CHÂTELLIER et Philippe MARTIN (dir.), *L'écriture du croyant*, Brepols, Turnhout, 2005, p. 200.

Or l'annonce de l'Évangile « jusqu'aux extrémités de la terre » (Mt 28, 19) est un élément constitutif du christianisme. Le christianisme appartient aux religions du Livre, c'est une foi de mots, de prêche, qui, dans de nombreuses situations quotidiennes, sacramentelles et imaginaires, va accorder une grande place à l'écrit. « Face à la culture traditionnelle, les écrivains chrétiens des premiers siècles eurent à relever de véritables défis : dénoncer l'absurdité ou l'immoralité des fables du polythéisme, retenir de la philosophie grecque ce qui pouvait contribuer à établir les assises intellectuelles du christianisme dans les domaines du dogme et de la morale, utiliser pour communiquer avec leurs

← Charles Caillon, *Nœuds*, photographie, collection de l'artiste.

frères ou leurs contradicteurs les ressources de la dialectique et de la rhétorique ; et, grâce à celle-ci, donner aux textes chrétiens leurs 'lettres de noblesse' dans divers genres littéraires »[2].

2. Benoît GAIN, « Des intellectuels chrétiens pour confirmer la foi. Les Pères de l'Eglise », dans Alain CORBIN (dir.), *Histoire du christianisme*, Seuil, 2007, p. 110.

Le récit de conversion est très tôt apparu comme un véhicule de la foi. Il participe d'une littérature religieuse qui regroupe les ouvrages traitant des matières propres au domaine religieux : la théologie, la spiritualité, la catéchèse, l'exégèse, les témoignages et autobiographies spirituelles. En tant que tel, sa forme et son contenu se sont élaborés et imposés précocement. Des variations sont possibles, néanmoins le cadre général reste largement le même et les principales étapes reviennent d'un récit à l'autre : la crise initiale, la quête, la résolution.

Témoigner de la foi

Le récit de conversion ne se sépare pas d'un enjeu apologétique. Il est à la fois un témoignage autobiographique et une action de grâces. C'est une œuvre de mission, écrite dans un souci d'édification et d'exemplarité, qui participe d'ailleurs de la conversion elle-même, puisqu'il apparaît à la fois comme une part du processus et un terme.

D'où des climax dans sa production à l'exemple de la fin du XVIe - début du XVIIe siècle, où le récit de conversion participe de la controverse entre catholiques et réformés ou encore dans les années 1910, au moment de la Séparation, où il s'inscrit dans une volonté de prouver que l'Église reste attractive pour les hommes d'esprit[3].

3. Frédéric GUGELOT, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France 1885-1935*, CNRS Éditions, 1998.

Adolphe Retté note dans un des premiers recueils de conversion portant sur la période contemporaine : « Il semble que pour l'avenir très sombre qui se prépare, Dieu se recrute de nouveaux combattants ». Il explique le but recherché : « Dans les pages qui suivent, j'ai coordonné et analysé plusieurs de ces récits de conversions. Si j'ai pu intéresser, peut-être Dieu daignera-t-il en user pour toucher quelques âmes encore errantes loin de lui »[4].

4. Adolphe RETTÉ, *Quand l' Esprit souffle*, Paris, A. Messein, 1914, p. 10.

L'écriture est missionnaire et le converti, par sa production, participe de l'effort prosélyte. L'urgence de la relation se déduit de cette interprétation de l'époque comme celle d'une lutte à

mort entre un catholicisme persécuté et un monde déchristianisé : « Je le fais avec d'autant plus de joie qu'il y a en ce moment quelque courage à oser affirmer ses croyances »[5]. Les références aux premiers chrétiens n'apparaissent pas comme un simple effet de style, il s'agit bien d'une lecture de leur temps, les récits sont des armes et les auteurs les forgerons de la renaissance catholique. Le compilateur Fernand Lelotte résume ces arguments quand il présente l'apport de tel récit : « Jadis les chrétiens fortifiaient leur foi à la lecture des Passions des Saints. Pourquoi les récits de conversion ne joueraient-ils pas aujourd'hui un rôle semblable ? »[6]. Il joue sur le sens du mot martyr qui en grec et en latin veut dire témoin. Puisque jusque là l'Église a fait appel à leur exemple, dans la situation qui est maintenant la sienne, les martyrs sont devenus rares en Occident, les nouveaux témoins doivent être recherchés dans ces nouveaux chrétiens.

5. A.A., « Mon retour à Dieu ! » *Revue de la Jeunesse*, 25 mars 1914, p. 636.

6. Fernand LELOTTE, *Convertis du XXe siècle*, t. 4, Paris - Tournai, Castermann, 1958, p. 6.

Il s'agit d'une écriture de combat. Les années 1910 du siècle, climax du mouvement, sont aussi le moment où s'éditent le plus de récits. La simultanéité de la crise entre l'État et l'Église et de l'émergence du groupe des intellectuels multiplie les récits de conversion émanant de ceux qui deviennent des acteurs du jeu politique et social. L'Église sait que les intellectuels peuvent être de magnifiques vecteurs de son message au cœur de la société, au moment où leur rôle se développe.

Élément de l'écriture de l'histoire sainte du XXe siècle, le récit de conversion prouve aussi l'acuité de l'inquiétude religieuse qui hante ce début de siècle. Monseigneur Baunard, qui œuvre à la diffusion de ce qu'il intitule des victoires de la Foi, n'oublie pas de souligner l'intérêt de tels exemples : « Nous (...) continuerons par d'autres études semblables sur les plus grands convertis de l'époque présente, en ayant soin de les choisir parmi les rangs supérieurs de la hiérarchie sociale ou intellectuelle, afin que leur exemple ait d'autant plus d'autorité qu'il descend de plus haut »[7]. Ce choix apologétique de l'exemplarité par le haut est partagé par de nombreux membres du clergé à l'époque.

7. Mgr BAUNARD, Préface datée de 1881, reprise en 1901, *La Foi et ses victoires*, t. 1, Paris, De Gigord, 1919, p. VI

Cette interprétation des conversions favorise évidemment l'écriture et la diffusion des récits de conversion. Ils sont la marque même d'un temps déchristianisé, où la découverte ou la reconquête de la foi apparaissent comme des éléments apologétiques.

La force des modèles

Si l'écriture du récit de conversion répond souvent à une commande, l'auteur s'estompe au profit de l'œuvre de Dieu. « Je parle, vois-tu, parce qu'il s'agit d'un plus Grand que moi qui est aussi ton Hôte, que tu le saches ou non »[8], note Pierre de Lescure. Il faut prendre date, témoigner de l'existence de Dieu et de son action. La recherche de l'*exemplum* est à la fois partagée par les auteurs et par les compilateurs. Ce double objectif pèse sur l'écriture du récit. « Soyez béni que le secret soit désormais le bien commun », écrit Mireille Dupouey à Henri Ghéon lors de la parution de son récit de conversion, *L'homme né de la guerre*[9] *au sous-titre évocateur, Témoignage d'un converti*.

8. Pierre de LESCURE, « Des "Religions de l'Esprit" à la "Religion de l'Autorité" », dans Th. MAINAGE, *Les témoins du Renouveau catholique*, Paris, Beauchesne, 1917, p. 207.

9. Mireille DUPOUEY, *Lettres*, Paris, Cerf, 1940, p. 26.

Témoigner pour la foi et l'Église, livrer l'intime au public pour la vérité appartiennent aux devoirs des nouveaux chrétiens selon Claudel. Il l'écrit à Massignon le 17 novembre 1913 : « Le R. P. Barge, dominicain, directeur de la *Revue de la jeunesse*, publie en ce moment une série de récits de conversions. Il m'a demandé celui de la mienne, que je n'ai pas cru pouvoir lui refuser, malgré ma vive répugnance. Il paraît que ces récits emportent avec eux une grande force de conviction et d'entraînement (...) Auriez-vous strictement le droit de répondre par un refus à une demande qu'on vous ferait ? Croyez-vous que ce soit uniquement pour vous que vous ayez été converti ? »[10].

10. Lettre de Claudel à Massignon du 17 nov. 1913 dans P. CLAUDEL - L. MASSIGNON, *Correspondance 1908-1914*, Paris, Desclée, 1973, pp. 213-214.

Claudel, bien que lui-même réticent à délivrer ce qu'il considère comme son expérience la plus secrète, s'est rangé aux arguments du dominicain. Le converti se doit de prouver l'action de Dieu par son existence et par son récit qui témoigne de l'action de la grâce, de la présence du surnaturel au cœur du XXe siècle. A ses yeux, être converti, c'est surtout témoigner dans un monde qu'il croit déchristianisé : « Ceux qui, ayant reçu la lumière, ne s'efforcent pas comme désespérément de la propager autour d'eux (...) sont bien coupables »[11]. Ailleurs il ajoute : « C'est toujours un miracle étonnant qu'une conversion, c'est une interpellation directe par laquelle Dieu s'adresse personnellement à nous et il est un artiste trop économe de ses moyens pour qu'aucun de ses rares coups de théâtre soit inutile à ses vastes plans »[12]. La conversion d'un intellectuel participe d'un plan divin, qui impose un devoir particulier. Claudel reprend l'argument auprès de Jammes : « Qu'il le veuille ou non, un converti

11. P. CLAUDEL - A. GIDE, *Correspondance 1899-1926*, Paris, Gallimard, 1949, p. 114.

12. Lettre de Claudel à Massignon du 12 oct. 1908 dans P. CLAUDEL - L. MASSIGNON, *op. cit.*, p. 50.

est donc une preuve vivante, il est un témoin mis là pour qu'on ait recours à lui, il a le devoir de parler, et de répondre à ceux qui l'interrogent »[13]. Le récit de conversion répond d'ailleurs souvent à une commande ecclésiastique. C'est à l'aune du cheminement spirituel que les événements sont jugés, catalogués et décrits.

13. Lettre de Paul Claudel à Francis Jammes du 26 mai 1911, Paul CLAUDEL, Francis JAMMES et Gabriel FRIZEAU, *Correspondance 1897-1938*, Paris, Gallimard, 1952, p. 209.

Le récit de conversion est donc une écriture commandée. Seuls les faits perçus comme pertinents dans cette logique de relecture de son cheminement sont retenus. D'où la force des modèles fondateurs évangéliques, tels les pèlerins d'Emmaüs : « Les yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent » (Luc XXIV, 31), des modèles antiques comme la scène du jardin dans les *Confessions* d'Augustin. « Je touchais au but, je le tenais. Mais non, je n'y étais pas, je n'y touchais pas. J'ai entendu alors une voix venant de la maison voisine (…) : Prends, lis, prends et lis ! (…) J'avais posé là les épîtres de l'Apôtre saint Paul. Je le saisis, je l'ouvris et je lus en silence le premier chapitre qui m'est tombé sous les yeux (…) Je n'ai pas voulu en lire davantage. Je n'en avais pas besoin, J'ai senti dans mon cœur une lumière apaisante. Et toutes les ténèbres de mon doute sont disparues », ou d'autres modèles plus contemporains « J'ai pleuré, j'ai cru » (Chateaubriand, *Mémoires d'outre tombe*), « En un instant mon cœur fut touché et je crus » (Claudel, *Ma conversion*).

Le converti se doit de témoigner. Le but apologétique est bien le premier objectif de ces récits. Une fois vaincue la pudeur à voir livrée son expérience intime la plus ultime, le converti a bien conscience d'oeuvrer à une apologétique de temps de crise. Le combat est double, celui d'une Église assiégée, qui vit comme une persécution la loi de séparation, et celui de la mémoire. Le récit de conversion s'érige en un monument élevé à la mémoire de l'action de la grâce.

Ernest Allo est un de ceux qui inscrit le plus profondément son expérience de converti dans les enjeux de son temps. « J'ai écrit ces lignes pour que quelque attardé aux idées de ma génération, si elles lui tombent sous les yeux, voit comment Dieu a su prendre un prétentieux et antipathique nietzschéen, par son propre idéal de Force, pour en faire un catholique »[14]. Il souhaite faire de son exemple un exemple pour l'ensemble de sa génération. N'a-t-elle pas vécu comme lui ce dégoût de soi, issu

14. Bernard-Marie ALLO, sous la signature B. E., «De Goethe au Christ», dans Th. MAINAGE, *op. cit.*, p. 204.

du nietzschéisme et du matérialisme ? Le cadre historique explique l'actualité de la conversion et par là-même la large diffusion du récit de conversion. Néanmoins le récit de vie se modifie et, depuis la Renaissance, s'oriente plus largement vers une saisie nouvelle de l'intériorité.

L'expression de soi

La conversion est une nouvelle naissance qui implique une profonde transformation des rapports avec l'histoire et la mémoire de deux ensembles, celui que l'on quitte et celui que l'on rejoint. En cela le récit de conversion est largement une ressaisie narrative de soi-même en vue d'une réorganisation dynamique de son existence. Il atteste aussi de la foi du nouveau venu et apparaît comme un excellent moyen de passer d'une expérience personnelle de rencontre avec la divinité au rattachement à une tradition.

Aux XIXe et XXe siècles, la « rationalisation » qui tout à la fois est une doctrine, une vision du monde et une procédure mentale conduit à un désenchantement du monde et à une « individualisation » du croire et à une « privatisation du sentir » (Gauchet). Or, de façon concomitante, ces temps sont aussi ceux de la prolifération des récits autobiographiques, formes laïcisées de la pratique de l'examen de conscience, véritables « baromètres de l'âme ». Les récits sont signés par des initiales ou tout simplement, « Un converti ».

À la fin du XIXe et du début du XXe siècle, on assiste à un abandon de l'anonymat des auteurs. Le phénomène se répand dans la littérature d'inspiration chrétienne depuis le XVIIe siècle. Car le nom, la valeur même des auteurs, leur rôle possible dans un contexte donné, justifient cette disparition des initiales ou de l'anonymat au profit du nom, devenu étendard. Au tournant des deux siècles, la figure de l'intellectuel renforce la valorisation de l'identité de l'énonciateur au détriment de la teneur du message. Il permet à l'Église de contrer l'idéologie positiviste de la République en opposant aux grands hommes de culture et de science qu'elle met en avant, d'autres grands noms. Charles Morice justifie ainsi la rédaction de son récit. « Il ne m'est pas permis de servir la cause de Dieu en secret. Je dois m'employer pour sa gloire, selon le mode d'activité qui m'est prescrit par ma

nature. Puisque ma fonction est de parler, je n'ai pas le droit de taire les raisons auxquelles j'ai cédé »[15].

15. Charles MORICE, *Lettres à mes amis sur quelques points de durable actualité. Le Retour ou Mes Raisons*, Paris, A. Messein, 1913, p. 26.

Le récit de conversion est une autobiographie spirituelle, une écriture de soi. La relation de chaque conversion est un témoignage personnel qui répond à cette question que Du Bos présente comme initiale et capitale dans son étude du récit de conversion de Claudel : « C'est parce qu'ils se meuvent au sein du brouillard que l'incrédule, l'indifférent et l'aveugle marchent sans savoir où ils sont et qui ils sont, et c'est parce qu'ils ne savent pas *où* ils sont qu'ils ne savent pas *qui* ils sont »[16]. Le récit révèle les réponses découvertes par l'auteur et c'est à ce titre qu'il est jeté à la face des incroyants. Mais cette réponse toute personnelle vaut parce que dans un monde de promotion de l'individualité, tout cheminement prend une force égale.

16. Charles DU BOS, « Commentaires au bas d'un grand texte *Ma conversion* par Paul Claudel », (1934), *Approximations*, Paris, Fayard, 1965, p. 1175.

Joseph Huby perçoit les modifications que révèle le récit de conversion par rapport à ceux des siècles précédents. « Avec le dix-neuvième siècle, le genre va prendre une nouvelle extension, mais en se modifiant d'une façon sensible. Sans que le côté intellectuel soit supprimé, une large place est accordée à l'analyse psychologique, à la peinture des états d'âme. Les convertis ne se contentent plus d'exposer leurs raisons de croire. Ils se plaisent à retracer, étape par étape, l'itinéraire qu'ils ont suivi jusqu'au seuil de l'Église catholique »[17].

17. Joseph HUBY, « Le témoignage des convertis », *Études*, t. 155, 1918, p. 389.

Michel de Certeau a montré que la mystique du XVIe - XVIIe siècle prolifère autour d'une perte, celle d'un univers qui se défait, rendant lisible une absence, celle d'un monde uni sous une seule foi. L'écriture spirituelle du début du XXe siècle renvoie, elle, à un univers défait, rendant visible un monde sans foi. Le récit de conversion ne se cantonne plus à l'exemple des vies de saints, à l'édification des fidèles et à l'apologétique des mécréants ; il prend pied dans l'expression du soi littéraire dans une évolution parallèle à celle de l'autobiographie et du journal personnel, qui, d'œuvres encore secrètes au début du XIXe, deviennent une expression pleine et entière de l'écriture au XXe.

L'aveu de Mauriac vaut largement au-delà de lui : « Tout auteur de mémoire, chacun à sa façon, et fût-ce en s'accusant, prépare sa défense… Devant la postérité ? Peut-être, mais inconsciemment ne cherche-t-il pas à fixer l'aspect qu'aura son

âme aux yeux de Celui qui la lui donna et qui peut la lui redemander à chaque instant ? »[18]. Toute écriture sur soi s'inscrirait donc dans un rapport avec Dieu et cette tentation habite encore nombre d'œuvres du XXe siècle[19]. Michel de Certeau avait démontré que, pour les mystiques du XVIe et XVIIe siècles, l'autobiographie était une façon d'ordonner son âme et son esprit. Elle est devenue une affirmation de soi jusque dans sa foi. Le récit de conversion, à l'égal de la conversion, est alors un réenchantement du monde qui prend la forme autobiographique pour dévoiler cette recherche de soi et de l'Autre.

18. François MAURIAC, *Écrits intimes*, Paris, 1953, p. 13.

19. Jean-Pierre JOSSUA, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*, t. I, II, III et IV, Paris, Beauchesne, 1985, 1990, 1994, 1998.

Il n'est pas alors surprenant de voir la figure du converti et le récit de conversion revenir au premier plan quand se multiplient les interrogations sur l'avenir du catholicisme à la fin du XXe siècle. Le phénomène des conversions traduit alors le déploiement d'une religiosité individuelle, tendant à la construction ou à la reconstruction spirituelle de soi[20]. Dans la compilation de récits réalisée par Monique Hébrard, *Les Nouveaux Convertis*, la journaliste de *La Croix* et *Panorama*, nous livre des témoignages d'hommes et de femmes de tous âges, nouvellement convertis. Parmi les raisons qui poussent ces individus à faire le choix du baptême, la plus forte est une quête du sens de la vie. Les témoins révèlent un profond besoin de spiritualité. La promotion de l'accomplissement de soi développe une valorisation de la quête qui invalide les identités héritées. Mais cette dissémination des identités induit la recherche de forme stable et le besoin de reconnaissance. Le choix catholique est celui d'une communauté qui partage les mêmes valeurs et offre des réponses aux attentes de ces chercheurs d'absolu.

20. Danièle HERVIEU-LÉGER, *Le pèlerin et le converti*, Flammarion, 1999, p. 138.

Le récit de conversion apparaît alors comme une possibilité à la fois de mise en récit du cheminement et de validation de cette nouvelle identité. Il s'énonce néanmoins dans une conformité à un modèle admissible par la communauté confessante auquel on adhère. Il révèle ainsi sa richesse malgré la prégnance de modèles littéraires ou d'itinéraires emblématiques. Sa pérennité n'a pas d'autres sources. Épanchement de soi, épanchement de l'âme sous des formes littéraires très diverses, l'œuvre autobiographique devient là un élément décisif du processus de conversion, un moyen crucial d'introspection et d'expression mais toujours de diffusion de son parcours vers la foi.

Frédéric GUGELOT